

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 104 (1959)
Heft: 1

Artikel: Importance stratégique de la Suisse des origines à l'ère atomique [suite]
Autor: Léderrey, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342917>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Importance stratégique de la Suisse des origines à l'ère atomique¹

LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE DE 1939 A 1945

La première « guerre mondiale » avait suscité l'avènement du communisme et laissé le centre de l'Europe dans un état proche de l'anarchie. Rentrés sous leur tente, les Alliés semblaient l'ignorer. *Mussolini*, le premier, en 1922, chercha à y mettre fin, en Italie. Onze ans plus tard, *Hitler* l'imitait en s'emparant du pouvoir en Allemagne. Grisés par leur succès, les deux dictateurs entreprennent d'élargir l'espace vital de la Péninsule et du « Herrenvolk ». Tourné vers l'Albanie et l'Ethiopie, le premier ne nous inquiète guère. Il n'en est pas de même du second. A la barbe des vainqueurs de 1918, Hitler a impunément multiplié ses coups d'audace : réorganisé l'armée, réoccupé la Rhénanie, annulé le « Diktat » de Versailles, envahi la Tchécoslovaquie et — de quoi éveiller chez nous de sérieuses appréhensions — annexé les Sudètes et les Autrichiens. A quand le tour de la Suisse alémanique ?

L'accord de Moscou, conclu avec l'U.R.S.S. en août 1939 allait pour quelque temps nous permettre de respirer. Il manifestait, en effet, l'intention du Führer de mettre la Pologne hors de cause, puis de s'en prendre à la France et à la Grande-Bretagne sans devoir, comme en 1914, combattre sur deux fronts. Le cas de la Pologne fut réglé, du 1^{er} au 17 septembre, avec le concours des Russes accourus à la curée. Tirées enfin de leur torpeur, la France et la Grande-Bretagne, garantes de ce malheureux pays, durent se résoudre, le 3 septembre, à déclarer la guerre au III^e Reich, mais laissèrent passer l'occasion d'attaquer Hitler dans son dos.

¹ Voir les numéros de novembre et décembre 1958. Nos nouveaux abonnés peuvent les obtenir gratuitement auprès de notre administration (Imprimeries Réunies, 33, avenue de la Gare, Lausanne). (Réd.)

Nous n'avions pas été pris au dépourvu. Dès le 29 août, les brigades-frontières étaient prêtes à couvrir l'armée entière, mobilisée le 2 septembre sous le commandement du général Guisan. Notre S.R., auquel on doit ces mesures de prudence, avait très tôt repéré le dispositif de la Wehrmacht : sur 100 divisions, les trois quarts étaient engagées vers l'est, une dizaine occupaient, face à l'ouest, la ligne Siegfried et un nombre égal était tenu en réserve au centre du Reich.

Au 5.9.39, dans l'attente des événements, notre armée était répartie comme suit :

- *Front nord-est*, des Grisons par Sargans, le Toggenburg et la région de Winterthour-Zurich, le 3^e C.A. (2 div., 1 brig. mont. et 1 brig. légère poussée en Thurgovie).
- *Front nord*, en Argovie et dans le Jura soleurois, le 2^e C.A. (2 div.).
- *Front ouest*, du Jura biennois, par Vaud au Rhône inférieur, le 1^{er} C.A. (2 div., 1 brig. mont., et 2 brig. légères).
- *Front sud*, du Haut-Valais au Gothard, 1 brig. mont. et la 9^e div..
- *Plateau* : dans le Wiggerthal (8^e div.) et région Berne-Morat (3^e div.).

Le 20 octobre, on décide d'occuper et de fortifier la ligne Sargans-lac de Wallenstadt-Linth-lac de Zurich-Limmat-crêtes du Jura argovien et bâlois-plateau de Gempen. De là, face à l'ouest, on prévoit trois lignes de défense : des crêtes du Jura, les deux premières sont prolongées l'une par la Promenthouse, l'autre par la Mentue et la Sarine. La troisième s'étend du Gempen, par le Hauenstein, le Napf et les Préalpes, à Saint-Maurice. La création d'un 4^e C.A. en janvier 1940 permet de pousser le 3^e C.A. dans la région la plus dangereuse, celle de l'Aar inférieure, Baden, Reuss, Limmat.

Durant la « drôle de guerre », chance nous fut donnée de poursuivre l'entraînement de la troupe et de parfaire nos travaux. Toutefois, vers la fin d'avril 1940, il devint évident que Hitler allait prendre l'offensive vers l'ouest. Le chef de notre

S.R. avait pressenti la rupture du front belge, mais il ignorait encore la direction dans laquelle la percée allemande serait exploitée. La présence de troupes allemandes, partiellement aéroportées, le long de la frontière hollandaise, vint lui donner la clef de l'éénigme. Elle marquait une intention agressive de ce côté-là. Or, si la droite de la Wehrmacht envahissait les Pays-Bas, il n'était guère concevable que sa gauche, renouvelant le plan de Schlieffen, prît la direction excentrique de Paris. Devenue aile marchante, elle devait vraisemblablement gagner la Manche, face à l'Angleterre.

De leur côté, les Alliés, convaincus que l'adversaire se garderait d'attaquer frontalement *la ligne Maginot*, songeaient à la prolonger en Belgique, jusque vers Anvers, avec le gros de leurs forces. Cette ligne pouvait toutefois être tournée par la Suisse. L'état-major français, induit en erreur par les mouvements de quelques unités allemandes qui avaient fait croire à la présence de 20 à 25 divisions dans la région de la Forêt Noire, nous avait fait part de cette crainte.¹ Etant admise, l'existence, dans cette région, d'une telle masse de manœuvre devant notre front nord n'excluait pas cette possibilité. Aussi, en prévision d'une attaque éventuelle, le général Guisan avait-il demandé la remobilisation de l'armée entière et, en attendant, fait occuper le plateau de Gempen par une division ad hoc en vue de barrer les débouchés de Bâle, ville mise en état de défense. Le 11 mai, 450 000 hommes étaient sous les armes. La brusque agression de la veille n'en avait pas moins surpris et quelque peu affolé notre population.

¹ De Paris, un agent nous avait avertis que le généralissime Gamelin songeait à prévenir la manœuvre allemande en poussant en Suisse ses 8^e et 6^e armées qui, renforcées par des réserves stratégiques, s'étendaient de l'Alsace à la Méditerranée. Ce plan, à la différence de celui de Foch, n'avait rien d'offensif. Dès l'apparition de la Wehrmacht en Suisse, la 8^e armée devait, de Bâle, par le plateau de Gempen (tenu sans idée de recul) à l'Ergolz, où le contact serait pris avec l'armée suisse, barrer les routes conduisant à Delémont et à Liestal. Sa droite serait relevée par la 6^e armée, débouchant entre le Léman et le col de la Faucille, pour se porter sur la forte position d'Olten, renforcer l'artillerie du 2^e C.A. suisse et s'étendre, sinon jusqu'à Brugg, du moins jusqu'à Zofingue. Le fait est que, cinq jours après l'attaque brusquée du 10 mai, des officiers de la 27^e division se présentaient au poste de Lucelle, porteurs d'un ordre de franchir la frontière en vue de combattre les envahisseurs... maîtres de Bâle !

La propagande allemande, jointe à un habile camouflage, venait d'enregistrer un notable succès, car rien ne justifiait l'alarme du 14 mai, exécutée avec entrain par la troupe et encore moins la croyance « jamais nous ne fûmes si près de la guerre¹ ». Dans le sud de la France, elle avait réussi à immobiliser la valeur de 19 divisions qui utilisées dans le nord eussent, sinon rétabli la situation, du moins retardé la progression de l'envahisseur.

Vers la fin de mai, nouvelle préoccupation : si la ligne Weygand, établie sur la Somme, tient, l'OKW ne cherchera-t-il pas à tourner la ligne Maginot par la Suisse ? Cette hypothèse paraissait d'autant plus fondée qu'on comptait sur le « miracle » français. Mais la Somme n'était pas la Marne. Sa percée, le 6 juin, livrait passage aux blindés de Guderian qui, poussant vers le sud, dans le dos des défenseurs de la trouée de Belfort, allait les acculer à la Suisse. Le 19 juin, le 45^e C.A. français demandait son internement². Une nouvelle question se posait :

¹ A ce propos, nous devons à l'obligeance du *Generaloberst Halder*, à l'époque chef de l'OKH, les détails suivants :

« Durant toute l'année 1940, la frontière de Bâle à Constance fut gardée par des détachements de douaniers renforcés et dépendants du Ministère des finances. Du nord de Bâle à Strasbourg, il n'y eut au début qu'une Div. Lw. remplacée plus tard par des formations de valeur secondaire. Le 10.5.40, lorsque fut déclenchée notre offensive, ne se trouvaient, de Bâle à Karlsruhe, que *quatre div.* (les 556^e, 554^e, 557^e et 555^e). En vue d'empêcher l'adversaire de se rendre compte de ses intentions réelles, des points sur lesquels porterait son effort, l'E.-M. allemand avait réparti les div. qui ne se trouvaient pas en première ligne sur tout le front de la Hollande à la Suisse. C'est ainsi que derrière la couverture mentionnée plus haut, il y avait, dans la région de la Forêt Noire, au sud de la ligne Ulm-Rastatt, *cinq div.* en réserve de l'OKH. Par leurs mouvements, la propagande aidant, elles ont peut-être créé l'illusion d'être plus nombreuses. En tout cas elles eussent été incapables d'envahir la Suisse et furent peu à peu aspirées vers le « coin d'attaque ». Il ne resta bientôt plus, dans la région de Rottweil, que la 167^e div. de réserve de l'OKH, laquelle, le 25.5.40, prit, elle aussi, le chemin du nord. »

Ces précisions confirment les renseignements recueillis par notre S.R. Rien n'excluait cependant la possibilité de voir des *div. blindées* (capables de couvrir plus de 200 km. en 24 heures) surgir brusquement dans le sud — comme le redoutaient les Français — au cas où l'OKW aurait décidé de les lancer à travers le Rhin et le Jura.

² Fort de 43 000 hommes et de 58 000 chevaux (dont 3500 furent rachetés par la Suisse), il se composait de la 67^e div., de la 2^e div. chasseurs polonais et de la 2^e brig. de spahis.

Dès le 30 mai, *quatre div.* de la Wehrmacht (les 218^e, 221^e, 213^e et 239^e) furent acheminées sur la Forêt Noire en vue de permettre à la VII. A. allemande de forcer la ligne Maginot sitôt que Guderian aurait suffisamment marqué sa progression à l'ouest des Vosges. Le 15 juin, elles traversent le

la randonnée de Guderian allait-elle s'arrêter à notre frontière du Jura, alors que notre armée était en plein regroupement, une partie de ses éléments en voie d'occuper le « Réduit national ». A peine rassurés sur ce point, qu'une nouvelle menace surgissait : *l'armistice* du 22 juin consacrait l'investissement de la Suisse par les pays de l'Axe, aux yeux desquels le Gothard et le Simplon revêtaient d'autant plus d'importance que le Brenner était rendu presque impraticable par l'aviation alliée.

Inquiétantes, aussi, étaient les attaques de la presse allemande contre le général Guisan et certains de nos officiers, suspects de partialité et dont on demandait le remplacement. Goering, de son côté, avait manifesté son irritation en apprenant que des appareils de la Luftwaffe, lancés par notre ciel sur la France, avaient été descendus par nos aviateurs.¹

De cette époque datent deux *plans d'invasion de la Suisse*. Le premier fut élaboré sur l'ordre de Jodl (OKW) à l'instigation du Führer, mais à l'insu de l'OKH (Oberkommando Heer). Nous le résumons selon le Generalmajor v. Loosberg (ouvrage cité) qui participa à son étude :

« Seul, il y est dit, le Plateau suisse — qui renferme les grandes villes, les centres horlogers et textiles, les usines et les fabriques — est militairement accessible. Les principales voies de communication qui, des vallées du Rhône et du Rhin, y accèdent, puis franchissent les Alpes pour déboucher en Italie, comptent un grand nombre d'ouvrages d'art, de tunnels qu'il faut s'attendre à trouver détruits. Les forces de l'armée suisse sont singulièrement sous-estimées (50 000 miliciens et quelques classes de la réserve) mais on reconnaît

Rhin, accompagnées au nord et quatre jours plus tard par la 6^e div. mont. La gauche de la VII. A. ayant progressé le long de la ligne Mulhouse-Montbéliard, les débouchés de la Suisse ne furent militairement assurés que lorsque Guderian, vers le 20.6., atteignit le Jura. (Renseignements fournis par le General-Oberst Halder.)

¹ Des pièges furent tendus à nos pilotes, brusquement assaillis par des forces notamment supérieures. Peu après, le 15.6., grâce à la perspicacité d'un cheminot, 10 saboteurs étaient arrêtés, 24 heures après leur entrée clandestine en Suisse. Porteurs d'explosifs, ils devaient détruire certains aérodromes. Et comme, à cette époque, les forteresses volantes américaines se rendant en Italie lâchaient fréquemment des bombes sur nos localités, Goering aurait songé à utiliser la même excuse qu'elles, l'erreur, pour attaquer Dubendorf, ce qui aurait évidemment constitué une flagrante violation de notre sol, dont on devine la suite.

que leur armement est assez moderne et que « vu son accoutumance à la montagne et son amour de la liberté, la troupe fournirait une résistance locale opiniâtre et que, par la suite, il faudrait probablement affronter une « petite guerre ». Par une attaque concentrique de troupes légères, traversant le Rhin à l'ouest du lac de Constance et dirigées vers le sud-ouest, de troupes de montagne lancées de Bâle vers le sud et de plus faibles forces débouchant de la vallée du Rhône au nord du Léman, on pourrait, sans trop de difficultés, s'emparer des Préalpes. Mais à quoi cela servirait-il — le Réduit trouve ici sa justification — « si des destructions rendaient inutilisables, et cela pour un temps indéterminé, les voies de communication conduisant en Italie ? » Conformément à son titre, ce « Schubladentwurf » alla reposer au fond d'un tiroir.

L'opération Tannenbaum¹

Introduite par des troupes aéroportées et des parachutistes — larguées les unes sur la région d'Olten pour y ouvrir les passages du Jura, les autres sur le canal de la Linth et vers Sargans à l'effet de couper la retraite aux défenseurs vers le sud et le sud-est, l'opération devait se dérouler comme suit :

- *Gr. 1* (1 div. mot. renf.) après un coup de main exécuté de Ferney-Gex sur Genève, se portera, par la vallée du Rhône, à l'attaque de Saint-Maurice, ouvrira le Simplon et prendra contact avec le Gr. 4 en direction de Schwyz-Brienz ;
- *Gr. 2* (1 div. inf., 1 div. blindée, 1 div. mot.) traversera le Jura, entre Nyon et les Verrières, pour se porter sur Berne et, en vue de couper la retraite vers le sud, sur la région du lac de Thoune ;
- *Gr. 3* (1 div. mont., 1 div. inf., 2 rég. SS mot. et des troupes d'armée) poussera ses éléments rapides entre Le Locle et Bâle, (tournée par l'ouest) et se portera sur Lucerne en vue de barrer la retraite vers le sud, au-delà de la ligne Berne-Lucerne-Schwyz ;

¹ Dont Kurz (ouvrage cité) donne plusieurs versions.

- Gr. 4 (3 div. inf.) de Bâle à Constance, simulera une attaque sur un large front, écrasera la couverture-frontière entre Waldshut et Romanshorn et coupera la retraite par Schwyz et Sargans vers le sud.

La *réserve* (1 div. mot.) vers Besançon sera prête à exploiter les succès du Gr. 2 et vers Belfort (1 div. inf.) à briser la résistance à l'ouest de Bâle et dans le Jura.

Les troupes seront fournies par la 12^e Armée (XII^e, XV^e et XVII^e C.A.) dont les éléments rapides atteindront Berne, Lucerne et Zurich le 2^e jour. Deux ou trois jours plus tard, avec le concours des Italiens qui auront mis la main sur la Bernina, le Splügen, le Gothard, le Simplon et le Grimsel, l'armée suisse sera acculée à la reddition. On se berce même de l'illusion que ce résultat, « vu la situation politique », pourrait être obtenu sans lutte, à la suite d'un ultimatum !

Tandis que se tramaient ces noirs desseins, le 7 juillet, une partie de l'armée avait été démobilisée. Toutefois, envisageant la nouvelle situation créée par notre encerclement et le risque, admissible — on vient de le voir — d'être attaqués de plusieurs côtés à la fois, le général Guisan avait, le 12, informé le chef du DMF de son intention de disposer l'armée sur « trois échelons de résistance principaux, complétés par un système intermédiaire de points d'appuis ». La mission des *troupes frontières* sera maintenue; celle de la *position avancée* consistera « à barrer les axes de pénétration vers l'intérieur du pays » ; les troupes de la *position des Alpes* ou *Réduit national* tiendront, sans esprit de recul, avec des approvisionnements constitués pour une durée maximum ».

En exécution de ce projet, nos troupes, *au début d'août 1940* étaient réparties comme suit :

- le 4^e C.A., créé en janvier, devait, avec 2 puis 3 div., 3 brig. mont. et une brig. légère, de Sargans au lac des Quatre-Cantons, face au nord, barrer les accès du Gothard ;

- le 2^e C.A., avec 2 div., 3 brig. fr. et 1 brig. lég. barrer l'accès au Brunig ; il s'étendait jusque vers l'Ajoie ;
- le 1^{er} C.A., de la vallée supérieure de l'Aar à la hauteur du lac de Thoune, devait protéger le réduit dans les Préalpes de l'ouest avec 3 div., une brig. mont., 2 brig. fr. et une brig. lég. ;
- le 3^e C.A. (corps des Alpes) avait à barrer les accès au Gothard, du sud-ouest, du sud et de l'est, avec 1 div. et 2 brig. mont. (l'une au Simplon et dans le Haut-Valais; l'autre dans les Grisons et plus tard vers Sargans).

Ce dispositif exprimait nettement notre volonté de *défendre à outrance le Réduit*, en d'autres termes d'enlever aux Allemands et aux Italiens tout espoir de se relier à travers la Suisse. *Nolens volens*, c'était favoriser les Alliés et renforcer la suspicion dont notre gouvernement et même notre armée étaient l'objet, sinon à l'OKW — absorbé par l'opération « Seelöwe » et la mise au point du plan « Barbarossa » contre la Russie, du moins dans l'entourage du Führer. On y admettait que, cédant à la pression de l'opinion publique, dont l'antipathie envers les régimes fasciste et surtout nazi, reflétée par la presse, était connue, le Conseil fédéral finirait par se ranger aux côtés des Alliés. La « liberté d'expression », considérée par notre peuple comme un complément naturel de la « neutralité armée » observée par les autorités, ne pouvait qu'irriter un homme impulsif tel que Hitler et l'inciter à rompre subitement une situation toujours plus critique pour nous. Elle l'était encore en 1942.¹

Désireux de la détendre, et avec l'approbation du général Guisan, le chef de notre S.R., le colonel-brigadier Masson chercha à prendre contact avec ce qu'il appelait un « interlocuteur valable », et compétent. A cet effet, il entra en relations

¹ La preuve que le « Cas suisse » le préoccupait encore, au printemps de cette année-là, nous est fournie par une demande du général Jodl (OKW) adressée au Ministre d'Allemagne à Berne sur les capacités de résistance de notre armée. Il y fut répondu que la Suisse pourrait tenir deux ans dans le réduit, mais « que ce rude peuple montagnard » opposerait une résistance forcenée à une attaque, au reste sans objet, vu la destruction envisagée et préparée des passages du Simplon et du Gothard.

avec le général Schellenberg, chef du S.R. politique du Reich et bras droit d'Himmler. Il l'invita à venir le voir en Suisse. Des mois passèrent, Schellenberg prétextant n'avoir pas de temps à consacrer à ce déplacement. Nous apprîmes par la suite que Hitler lui-même lui avait déconseillé de se rendre dans notre pays, qui, selon lui, était un dangereux « nid de guêpes » (ein gefährliches Wespennest). Par ailleurs, ce général allemand n'avait rien à nous exposer et, sans doute aussi pour des raisons de prestige, il exprima le désir que cette rencontre eût lieu à la frontière. On convint de choisir Laufenburg, sur le Rhin, que Masson franchit le 8 septembre 1942. Mais, à la suite d'un accident d'auto, Schellenberg, qui venait de Berlin, eut quelque retard. Pour gagner du temps, le chef de notre S.R. qui désirait repasser le Rhin dans la soirée, poussa jusqu'à Waldshut, en Forêt-Noire. La conversation eut lieu « entre soldats », comme le précisa Masson dès le début. Il ne s'agissait pas de politique, mais d'un certain nombre de cas concrets intéressant les relations entre nos deux pays. Il importait notamment d'obtenir la libération d'un officier suisse emprisonné à Stuttgart, de demander la suppression d'une agence de presse, dirigée de Vienne par deux traîtres suisses qui vilipendaient leur pays, le commandant en chef de notre armée, et accusaient nos autorités d'être vendues aux Alliés. D'autres objets furent discutés qu'il serait trop long de commenter ici. Rappelons toutefois le concours que Masson demanda à Schellenberg de lui prêter en vue du rapatriement de nombreux otages alliés détenus en Allemagne. Enfin, il n'était pas indifférent de convaincre Schellenberg de la propreté morale de notre armée, de notre volonté de nous battre contre quiconque envahirait notre territoire, de tenir envers tous les Etats les engagements que nous avions signés. Schellenberg promit et tint parole. L'officier suisse détenu à Stuttgart fut libéré, l'agence de Vienne supprimée, de nombreux ressortissants alliés rapatriés (la famille du général Giraud, par exemple). Quant à l'hypothèse d'une attaque de la Suisse par la Wehrmacht (menace de mars 1943) les brouillons laissés par Schellenberg et qui furent utilisés

après sa mort pour la publication de ses « mémoires », ils précisaiient : « Je m'employai avec l'énergie du désespoir auprès de Himmler pour que la neutralité suisse soit, à tout le moins, respectée. Je crois bien sincèrement que c'est en grande partie à mon influence sur Himmler — influence que j'utilisai au maximum — et grâce à lui, qu'une occupation « préventive » de la Suisse fut évitée ». On voit que le « raid de Waldshut » n'avait pas été entrepris en vain !

Deux mois plus tard, l'Axe éprouvait une série d'échecs. Coup sur coup, les 4, 8, 11 et 17 novembre se succédaient la défaite d'El Alamein, le débarquement des Alliés en Afrique du Nord, l'occupation totale de la France, et l'investissement de 200 000 hommes à Stalingrad.

Tôt ou tard, il fallait s'attendre à voir les Alliés prendre pied en France ou en Italie et les prévenir par des renforts envoyés dans ces deux pays. A ce moment-là, le Brenner, bombardé jour et nuit, rendait les communications presque impossibles avec une vingtaine de divisions de la Wehrmacht acheminées sur l'Italie. La question de la traversée de la Suisse, complètement encerclée, revenait donc au premier plan. Aussi, le 5 mars 1943, à la demande de Schellenberg, une entrevue eut-elle lieu à Biglen avec le général Guisan. Le général allemand désirait pouvoir « documenter » auprès du Führer tout ce qui lui avait été rapporté oralement sur notre volonté de défense face à n'importe quel envahisseur. Le général Guisan fit remettre à son interlocuteur la traduction, revêtue de sa signature, d'une interview (accordée deux semaines auparavant à une journaliste suédoise) laquelle mentionnait la ferme volonté de la Suisse de résister à n'importe quel agresseur. Cette judicieuse mesure allait se révéler fort utile.

Le 18 mars, en effet, par une « ligne de renseignements » (Viking) ignorée de Schellenberg et aboutissant près de l'OKW, nous apprîmes que celui-ci examinait le « Cas suisse » et cela à l'occasion de la création de la « Festung Europa » qui, de la Hollande, par la Belgique, les Alpes maritimes, la plaine du Pô aux Alpes bavaroises et autrichiennes, devait englober

notre pays. Fallait-il lui faire confiance ou l'incorporer, dans le cas contraire, par la force ?

Cette opération, devant précéder la 3^e offensive contre la Russie aurait été déclenchée, le 6 avril, par le général Dietl, spécialiste de la guerre en montagne. De Munich, son Q.G., jusqu'à la Suisse, il disposait d'un certain nombre de divisions alpines, de troupes aéroportées et de parachutistes. Ces préparatifs, connus de notre S.R. nous avaient engagés à occuper les P.C. de guerre, à réduire les congés, à rappeler les brigades-frontières et à barrer les accès au Réduit par des régiments combinés.

Le 22 mars, trois mots d'un télégramme vinrent nous rassurer : « Fall Schweiz abgeblasen ». Vraisemblablement influencé par la déclaration de notre Général, l'OKW avait enterré le « Cas suisse ».

Colonel E. LÉDERREY

(A suivre)

Les grandes unités « atomiques »

LES PRINCIPALES TENDANCES

Dès maintenant on commence à connaître suffisamment les projets — et les premières réalisations — de réorganisation des forces en vue d'une guerre future, pour tenter d'établir les principes qui s'en dégagent et rechercher les doctrines d'emploi des grandes unités.

Les éléments d'une telle étude sont essentiellement les nouveaux types de divisions créés ou en voie d'élaboration. Ce sont : les divisions pentomiques, ou simplement atomiques, américaines ; les divisions, soit légères, soit d'infanterie à cinq éléments, françaises ; la division à trois ou deux brigades anglaise, sans grand changement ; la division allemande à trois brigades légères, plus un élément. En général ces types